

JULIEN GOBIN

**L'INDIVIDU,
FIN DE PARCOURS ?**

**LE PIÈGE DE L'INTELLIGENCE
ARTIFICIELLE**

**histoire
politique
société**

le débat

Gallimard

L'INDIVIDU, FIN DE PARCOURS ?

JULIEN GOBIN

L'INDIVIDU,
FIN DE PARCOURS ?

LE PIÈGE DE L'INTELLIGENCE
ARTIFICIELLE

ledébat

Gallimard

Être soi-même !...
Mais soi-même en vaut-il la peine ?

PAUL VALÉRY, *Mauvaises pensées et autres.*

INTRODUCTION

Touche pas à mon post ! Tel pourrait être le slogan de notre civilisation ultra-individualiste en perte de repères. Tapi dans le bunker du Progrès se trouve en effet un redoutable chef de guerre : le *post*. C'est en général nihiliste qu'il retourne l'Occident contre lui-même. Quelles sont ses valeurs ? La liberté, l'égalité, la fraternité. Qui sont ses ennemis ? La liberté, l'égalité, la fraternité.

Voilà un stratège paradoxal ! D'où vient-il ? Que veut-il ? Quels sont sa stratégie et son mode opératoire ? De premiers éléments de réponse apparaissent si l'on prête attention à l'ambiguïté de son nom, le *post*.

Le *post*, c'est d'abord un message publié sur les réseaux sociaux : une phrase, une opinion, un avis, un lien, un GIF, une photo, une vidéo. C'est la projection de l'individu dans le collectif grâce au digital. Simple, rapide, immédiat, accessible à tous, il brise les barrières et accomplit un rêve de la démocratie : la libre expression du citoyen. « Touche pas à mon post ! » L'injonction vise précisément à défendre la liberté d'expression. Elle est la gardienne de la démocratie. On ne peut qu'être d'accord avec elle.

Mais il ne suffit pas de dire pour *bien dire*, de penser pour

bien penser. Tout individu qui s'exprime ne mérite peut-être pas d'être également écouté. À ne s'attacher qu'à la forme, la préservation de la liberté d'expression, on en perd le fond, le contenu de l'expression. *Touche pas à mon post*, c'est alors la dérive des réseaux sociaux, le règne de l'opinion, le complotisme, l'inconséquence du verbe, l'épanchement narcissique et individualiste qui dénigre la raison et sacralise le ressenti individuel. *Touche pas à mon post* conduit tout droit aux dérives du nominalisme. Le réel n'existe pas, tout est convention de langage. Chacun est libre de revendiquer son droit à renommer les choses selon sa perception, sa vision de l'histoire et son bon vouloir, de donner au monde un sens arbitraire et subjectif, tout aussi valable que les autres points de vue. Cette victoire du relativisme et du solipsisme signe la fin du monde commun et marque le triomphe de la subjectivité individuelle sur l'objectivité collective.

En d'autres termes, *touche pas à mon post*, c'est tout à la fois la démocratie et sa négation.

Cette dynamique paradoxale se retrouve également dans le second sens du mot *post*. Signifiant « après » en latin, ce mot sangsue est, depuis la fin du xx^e siècle, accolé aux grands concepts occidentaux jusqu'à les vider de leur substance. *Post-modernité*, *post-vérité*, *post-sexualité*, *post-rationalité*, etc. Soit, mais qu'y a-t-il *après* la modernité, *après* la vérité ? Pourquoi ne pas changer tout simplement de terme ? La période post-baroque n'existe pas, c'est la période classique.

Le *post* ne propose en effet aucune définition en positif. Avec son trait d'union en guise de protéine Spike, il contamine des mots forgés par plusieurs millénaires d'histoire pour les vider de leur énergie vitale. Quand le contenant se délite, l'eau perd sa forme et la pensée devient liquide.

Opportuniste et passif-agressif, le *post* est difficile à iden-

tifier car il n'entre jamais dans la confrontation. On ne peut l'approcher qu'en négatif. Il ne se dessine qu'entre les lignes et se refuse à tout antonyme. Sa stratégie désormais rodée est redoutablement efficace, puisqu'elle consiste à dissoudre l'un des socles fondamentaux de la rationalité : la définition. Le Juste s'oppose à l'Injuste, le Vrai au Faux, le Bien au Mal, le Rationnel à l'Irrationnel. À quoi la post-vérité s'oppose-t-elle ? Au mensonge ? À la vérité ? Non, aux deux à la fois, c'est là le nœud du problème.

Le *post* contredit le principe du tiers exclu selon lequel une proposition est soit vraie, soit fausse, sans troisième voie possible. Par exemple, untel est soit vivant, soit mort, une femme est enceinte ou elle n'est pas enceinte, mais jamais les deux en même temps.

Et pourtant, il faut bien reconnaître que, dans les sciences comme pour la vie des hommes, les choses ne sont jamais tout à fait binaires. Elles peuvent être complexes, ambiguës, ouvertes et transitoires. Le Bien, le Mal, le Vrai, le Faux, tous ces vieux mots à majuscule enferment le réel dans une catégorie figée et l'individu dans une essence arbitraire. La nuance et le doute, tels sont aujourd'hui les maîtres mots de notre époque. De même que le chat de Schrödinger est à la fois *vivant* et *mort*, de même le monde globalisé est désormais si interdépendant qu'un quinquennat entier s'est construit *en même temps*.

Un monde fluctuant, en mouvement, en marche ! C'est à travers ce prisme que le *post* dévoile peut-être enfin ses visées. Il ne prétend pas proposer une nouvelle définition aux choses, comme le Vrai et le Faux, le Juste et l'Injuste, mais il souligne un processus ouvert, temporaire. Il nous oblige à penser le monde non pas dans l'instant figé, mais dans sa durée. Il indique un état transitoire dans lequel l'ancien côtoie temporairement le nouveau, jusqu'à ce que

le nouveau devienne si différent qu'il exige une nouvelle définition. À titre d'exemple, le post-étudiant révolutionnaire dans une start-up n'est plus l'étudiant révolutionnaire fumant des roulées, mais il n'est pas encore le CSP+ achetant une villa à Arcachon.

Post-vérité, post-modernité, post-sexualité, si ces termes semblent aussi hybrides, insaisissables et liquides, c'est parce qu'ils indiquent un concept *en transition*. Soit. Mais alors, à quoi peut-on s'attendre une fois que ces concepts fluides auront terminé leur traitement hormonal et réglé la facture du chirurgien ? Vers quoi mène leur transition ?

Certains soutiennent qu'elle ne conduira à rien, sinon à la mort du patient : à la manière d'un organisme, les civilisations naissent, croissent et meurent. Comme d'autres avant lui, l'Occident a régné sur le monde avant de décliner. Rhumatismes, tumeurs, démence, maladies auto-immunes et opportunistes, les maux sont nombreux et parfaitement transposables à notre société en décadence. Car il faut être lucide, l'Occident est sénile.

Si l'on suit cette thèse, la transition aujourd'hui en cours serait celle conduisant vers la mort. Nous serions proches du trépas, ce *passage* de la vie à la mort. Mais la mort n'offre plus l'espérance d'une nouvelle vie. L'Occident a enterré cette croyance quand il était encore un solide gaillard et ne se sentait pas concerné. La dernière marche, « après », c'est le néant.

Dès lors, que faire quand on se sait condamné à mort ? Accepter le tragique de son sort et mourir avec élégance ou refuser la sentence et se battre ? La première solution a l'avantage d'accélérer une issue inexorable.

Nous voilà donc, l'Occident, dans le couloir de la mort, escortés par des gardiens qui nous conduisent à l'exécution. Tout semble perdu et pourtant, à quelques mètres sur la

droite se trouve une discrète porte dérobée. Un autre destin est peut-être possible ! C'est notre chance, c'est peut-être elle qui nous fera changer de destin et passer de la tragédie à l'épopée. Il faut essayer, vite ! En un instant, vous bousculez les gardes, ouvrez la porte et disparaissez.

Vous vous retrouvez dans une pièce ovoïde, entièrement blanche et ouatée, recouverte par des milliers de kilomètres de fils de soie, la température est douce, l'air est légèrement humide. N'ayez crainte, ce n'est pas un piège, aucune araignée ne vous attend. Vous êtes dans une chrysalide, protégés du monde extérieur. « Sauvés ! » Ne vous réjouissez néanmoins pas trop vite. Car savez-vous ce qu'il se passe dans une chrysalide ?

Lorsque la chenille s'enferme dans sa chrysalide, son organisme se désagrège jusqu'à se transformer en une bouillie liquide. Cet état active des cellules restées en dormance qui se réveillent alors et entament leur division. Le liquide issu de l'ancien corps de la chenille leur apporte les nutriments nécessaires à leur développement et à la création de nouveaux organes, jusqu'à donner le majestueux papillon qui prendra son envol. En entomologie, cette phase finale de l'insecte arrivé à « l'image » de sa forme finale s'appelle *l'imago* ! Retenez bien ce mot.

L'Occident est cette chenille. Vorace, elle a passé ses dernières années à consommer, à se gaver frénétiquement de toutes les ressources naturelles à sa disposition avec un seul objectif : la croissance ! Grossir, consommer, grossir, consommer. Désormais bien engraisé, les ressources naturelles et culturelles épuisées, son corps devient trop lourd et s'affaisse sous son propre poids. Dans un état de fatigue extrême, la chenille peine à déplacer ce corps devenu fardeau. Mais cet état n'est pas le signe d'une mort imminente, loin

de là, il annonce que le moment est venu de se *métamorphoser*.

Le *post* n'a finalement rien du parasite ni du virus, il est encore moins le cancer d'une civilisation dégénérée. Il est au contraire l'indicateur de ce processus de dissolution naturel et inéluctable à l'œuvre dans la chrysalide, là où les choses deviennent mouvantes, relatives, liquides, fluctuantes, *en transition*. Il est le signal d'un organisme qui retourne ses armes contre lui-même pour pouvoir se transformer.

Touche pas à mon post, c'est un appel à ne pas entraver cette métamorphose. Mais de quelle métamorphose parle-t-on ?

Au même titre que la chenille porte en elle dès sa naissance les éléments qui feront d'elle un papillon, il est possible d'identifier les réactions métaboliques et cellules en dormance de l'Occident pour anticiper les transformations à venir et la forme finale de son imago, le monde de demain.

Telle est l'ambition de cet essai : décrypter la métamorphose civilisationnelle aujourd'hui à l'œuvre en Occident. Nous y verrons que, loin d'annoncer la fin de l'Histoire, le vide spirituel et moral caractéristique de la post-modernité n'est en réalité que l'étape intermédiaire d'un processus plus ancien conduisant, à terme, à l'émergence d'une nouvelle civilisation. Nous en percevons aujourd'hui les signes avant-coureurs visibles à travers des phénomènes récents, inédits et en apparence contradictoires, qui déferlent sur notre société : wokisme, changement de sexe, pseudo-sciences, méditation, yoga et spiritualités New Age, tatouages, anti-spécisme, éco-anxiété, complotisme, individualisme et refus de l'autorité, mais aussi digitalisation de la société, développement des réseaux sociaux, mondes virtuels, toute-puissance des algorithmes, triomphe des data, progrès des

NBIC (nanotechnologies, biotechnologies, technologies de l'information et sciences cognitives), essor de la technique et de la cybernétique, mais aussi et surtout révolution de l'ADN et des intelligences artificielles.

Comment expliquer l'apparition soudaine de tels phénomènes ? Peuvent-ils être reliés entre eux ? Convergent-ils vers un même point de fuite ? Pour tenter de répondre à ces questions, il ne s'agira pas de prédire l'avenir, exercice périlleux autant qu'arbitraire, mais d'établir un diagnostic afin de comprendre les dynamiques engagées depuis plusieurs siècles et de saisir le changement de paradigme à venir.

Pour mener cela à bien, cet essai file la métaphore de la chrysalide et analyse chacune des trois étapes de la métamorphose de l'Occident vers son imago : la déconstruction, l'état liquide, puis la reconstruction. Si ces étapes ont déjà été étudiées isolément par certains auteurs, notre ambition est de démontrer qu'elles sont étroitement liées, chacune obéissant à la logique d'un même processus de fond irréversible, déclenché par l'apparition des droits de l'homme au XVIII^e siècle (partie I), conduisant au malaise civilisationnel caractéristique de la post-modernité (partie II), pour trouver demain une résolution dans le transhumanisme et les intelligences artificielles (partie III). Le fil conducteur reliant ces trois étapes est la quête de l'individu pour être *authentiquement lui-même*, c'est-à-dire affranchi des déterminismes sociaux et biologiques, autant d'influences qui contraignent sa volonté et entravent l'expression de sa singularité. Et si cette quête, tellement caractéristique de notre époque contemporaine, ne pouvait trouver sa résolution que dans la négation même de ce qui fait notre individualité ?

Attendez une minute... J'entends déjà certains nostalgiques

protester. Ah, vous ne voulez pas de cette transformation ? Vous préféreriez la chenille ? Vous regrettez le monde d'avant ? Très bien. Faites demi-tour et sortez de la pièce, la mort se trouve juste derrière, les bourreaux vous y attendent. Ici, c'est votre dernière chance. Inutile de s'attacher à l'idée que c'était mieux avant, revenir en arrière n'est plus une solution, le processus est déjà enclenché depuis plusieurs siècles et il est irréversible.

Pour le comprendre, soyons plus explicites ! Précisons brièvement les trois grandes phases de la métamorphose que développe cet essai, cela facilitera la compréhension globale du phénomène et offrira au lecteur une carte à même de le guider dans ce voyage qui l'attend.

La première grande partie de notre analyse s'intéresse aux processus passés qui sont à l'origine de la dissolution du corps de la chenille occidentale que nous connaissons aujourd'hui. Nous y verrons que l'enzyme en question est la démocratie libérale née au siècle des Lumières et qui opère d'une manière bien précise. Cette dernière fragmente la société et permet l'émergence d'individus autodéterminés et autonomes, affranchis des grandes tutelles et autorités traditionnelles, et qui posent eux-mêmes leurs propres fins. Citoyen idéal et rêvé de la démocratie, l'individu est celui qui pense par lui-même et s'exprime *en son propre nom*. Pour cela, il doit autant que possible tenir à l'écart les influences et contraintes sociales qui l'empêcheraient d'être *lui-même* et donc d'exprimer *sa voix* aujourd'hui définie par le *ressenti*. Car la démocratie et le libéralisme dans son ensemble n'ont de sens que si celui qui vote ou signe un contrat n'est pas contraint. Mais où commence et où s'arrête la contrainte ? Le réel, contrainte par excellence, est alors nécessairement l'ennemi de l'individu. La quête de soi et la polarisation du débat actuel sur les identités sont ainsi une

conséquence logique de l'exigence libérale : pour que ce système ait un sens, il faut que les citoyens soient affranchis des déterminismes sociaux ou biologiques qui les conditionnent et les empêchent d'agir selon leur *nature authentique*. Or, ce mécanisme éminemment démocratique, parce qu'il crée des individus et non des citoyens, retourne la démocratie contre elle-même et conduit à sa négation.

La deuxième grande partie de l'essai quitte les processus passés pour se concentrer sur un diagnostic du présent. Elle met au jour de nombreux symptômes indiquant que notre société liquide post-moderne n'est que l'étape transitoire d'une métamorphose toujours en cours. Pour ce faire, nous changerons de focale et observerons les nutriments issus du corps de la chenille dissoute, à savoir les individus. Par l'analyse des trois formes de liberté de l'individu contemporain (s'émanciper, être soi-même et faire société), nous découvrirons que ce dernier est, derrière les apparences, en proie à de nombreux paradoxes et tiraillé entre le désir d'autonomie absolue et la tentation de *se désindividualiser*. Car être un individu ne va pas de soi ! C'est biologiquement énergivore, existentiellement pénible et collectivement périlleux.

À l'échelle individuelle, s'autodéterminer et être l'unique créateur de ses valeurs est un combat qui fait peser sur l'individu un lourd fardeau existentiel : libre certes, mais seul responsable des conséquences de ses choix, croulant sous le poids des possibles. Perte de repères, quête de sens, angoisse, dépression et addictions, telles sont les nombreuses pathologies propres à l'individu contemporain qui lui font souvent regretter cette liberté à double tranchant. *À l'échelle collective*, être authentiquement soi-même se heurte aux exigences du monde commun dans lequel la singularité et le ressenti doivent s'effacer pour s'intégrer à

l'espace politique collectif fait de conventions. Comment faire société quand chaque individu pose lui-même ses propres valeurs et refuse de faire les compromis de soi nécessaires à la vie en société ?

Crise de sens et crise démocratique sont ainsi les deux faces d'une même pièce. Côté pile, le décalage manifeste entre l'idéal de l'individu autoconstruit et la réalité de la nature humaine ; côté face, l'antinomie entre la société des singularités et le fonctionnement de nos institutions collectives. Le constat qui s'impose est alors le suivant. Le nutriment que constitue l'individu dans la chrysalide n'a pas encore trouvé sa traduction civilisationnelle, à savoir : les cellules qui lui permettront de se réaliser collectivement sans pour autant renoncer à ce qui fait de lui un individu.

La troisième grande partie de cet essai s'attache à ce problème et décrit les nouvelles cellules vouées à assimiler le nutriment qu'est l'individu. Nous entrerons alors dans la prospective. Notre attention se portera sur le transhumanisme, mot qui renvoie dans l'opinion commune à un courant idéologique venu de la Silicon Valley et visant à tirer parti des nouvelles découvertes scientifiques pour améliorer l'homme en intervenant, entre autres, sur sa structure biologique. S'inscrivant dans le prolongement direct de la philosophie des Lumières, le transhumanisme prend acte des dernières innovations techniques et reprend l'idéal de Progrès de la civilisation là où les Lumières avaient échoué en raison d'une méconnaissance de ce qu'est réellement la nature humaine. Si intéressante que soit cette idéologie, rien ne garantit pour autant qu'elle devienne un jour dominante, tant elle reste pour l'instant éloignée de la réalité des aspirations des individus contemporains.

Si le transhumanisme doit néanmoins être pris au sérieux, ce n'est pas tant pour les récits aléatoires et futuristes qu'il

propose, que pour ce qu'il présuppose : l'extension de la technique à l'ensemble des sphères de l'existence, être humain inclus. La réflexion sera dès lors la suivante : dans quelle mesure les nouvelles révolutions technologiques peuvent-elles répondre aux aspirations de l'individu contemporain ? S'affranchir des hasards de la nature pour choisir sa biologie, augmenter ses capacités physiques et cognitives pour gagner en autosuffisance et mieux supporter le poids de sa liberté, utiliser la technologie pour s'abstraire du monde commun et vivre dans des mondes sur mesure en adéquation avec son individualité, tel est le nouvel enjeu. Le transhumanisme se dessine ainsi, à première vue, comme un arsenal technique venant renforcer l'individu libéral en lui donnant les moyens d'être *encore plus lui-même* et de se supporter. Mais dans cet horizon, si nouveau soit-il, nous ne sommes toujours pas face à un changement de civilisation à proprement parler. Il ne s'agit de rien d'autre, en fait, que de couler la nature humaine dans l'idéologie libérale pour laquelle l'individu et la liberté restent des notions centrales.

La véritable métamorphose marquant l'entrée dans une nouvelle civilisation aura lieu dans un second temps. Elle se caractérisera par la fin du libéralisme et la disparition du concept d'individu. Le libéralisme repose en effet sur l'idée selon laquelle chaque individu est un pôle autonome et raisonnable prenant librement ses décisions. Or, la science montre chaque jour un peu plus qu'*homo œconomicus* est une fiction. L'homme y est réduit à un réseau de circuits déterminés de toutes parts, le libre arbitre apparaît comme une pure illusion. Si cette fiction s'est avérée utile pendant un temps, elle se révèle aujourd'hui inefficace dans le monde complexe et en manque de repères qui est désormais le nôtre (manipulation par les algorithmes, biais cognitifs, complotisme, populisme, burn-out, dépression,

irrationalité, crise écologique, etc.). Aussi, pour le trans-humanisme, est-il désormais temps d'abandonner le recours au for intérieur de chacun afin de laisser la technique prendre la relève. En ce nouvel état, l'individu sera chaque jour davantage amené, par les données qu'il fournit, à externaliser efficacement auprès d'intelligences artificielles sa compétence de décision et d'introspection autrefois réservée à lui seul. Toutefois, cette dépossession du processus de décision *pour notre bien* ne se fera pas sans le risque d'une régression de l'individualité propre à chacun.

Dans cette nouvelle civilisation, affranchie de l'usage archaïque du libre arbitre, l'individu autonome et donc sous-optimal n'aura plus sa place, que ce soit dans le monde du travail ou dans la vie personnelle. Ce qui faisait son « unicité » aura été démystifié et contredit, pour n'être que le résultat d'influences extérieures et d'interrelations quantifiables qui le manipuleront autant qu'elles lui échapperont. Car, sans libre arbitre, il n'y a plus d'individu autonome pensant par lui-même, donc plus de libéralisme ! La civilisation de l'imgo, ainsi débarrassée de la liberté de choix individuel, se structurera autour du bien-être, valeur ultime dont la liberté était autrefois la voie d'accès. Cela signera-t-il pour autant la fin de la démocratie ? Bien au contraire, ce nouveau paradigme sera le terme du long processus enclenché au temps des Lumières et permettant enfin l'avènement du citoyen idéal *authentiquement lui-même*. Sa voix, traduite et médiatisée par des intelligences artificielles, exprimera *véritablement* sa propre nature. À partir du moment où ces dernières seront capables de savoir mieux que nous-mêmes qui nous sommes et ce que voulons, alors le *moi authentique* de chaque citoyen, affranchi des biais conscients et inconscients, pourra être capté directement à la source et intégré sans intermédiaires au processus

de décision collectif dont le but sera d'optimiser le bien-être de chacun. La démocratie libérale se changera en *démocratie déterministe*.

Bien entendu, ce scénario de prospective est un idéal-type analysant l'Occident indépendamment des multiples aléas du réel, comme dans une boîte de Petri. Pour dépasser cette limite inhérente à toute prospective, l'essai franchira une dernière étape en s'intéressant au point commun qui sous-tend tous les scénarios que l'on pourrait imaginer sur le transhumanisme. Notre époque contemporaine vit en effet aujourd'hui une révolution langagière profonde, qui constitue la véritable lame de fond déferlant sur nos sociétés : le langage de la formalisation logique supplante silencieusement et progressivement le langage symbolique sur lequel l'homme s'est toujours construit. Ce Grand Remplacement aujourd'hui à l'œuvre n'est pas génétique ou culturel mais langagier. Il aura des conséquences anthropologiques majeures. Que deviendra l'homme, être irrationnel de récits et de symboles, dans ce nouveau monde régi par l'exactitude, la prédictibilité et l'optimisation de toute chose ? Un monde sans hasards, épuré de ses derniers îlots d'irrationalité, permettra-t-il encore à l'homme de donner un sens à son existence ?

La Logique contre la Vie, tel est le grand combat à venir, le défi majeur qui décidera de l'avenir de l'humanité. Quel camp faut-il choisir ?

Mais ne brûlons pas les étapes et reprenons les choses dans l'ordre. À présent que la destination a été dévoilée, le voyage au cœur de la chrysalide occidentale peut commencer.

PREMIÈRE PARTIE

LA DÉMOCRATIE LIBÉRALE,
DU CITOYEN À L'INDIVIDU

UNE TRAGÉDIE EN TROIS ACTES

Si nous sommes aujourd'hui l'insecte dans la chrysalide et que nous ressentons les signes de la liquéfaction, c'est après une longue suite de réactions métaboliques initiée il y a déjà plusieurs siècles et dont l'enzyme responsable porte un nom : la démocratie libérale !

Mais quoi, la démocratie n'est-elle pas au contraire l'une des plus belles réalisations de l'Occident ? L'incarnation de la Raison dans l'Histoire ? N'est-elle pas ce qui a permis l'émergence des valeurs fondamentales de notre civilisation : la liberté, l'égalité, la fraternité ? Tout à fait. Mais ne soyons pas dupes, si la démocratie a fait émerger ces valeurs, c'est qu'elle n'est pas neutre, *elle a un plan*. Atteindre son but n'est pas chose aisée et demande un travail de longue haleine, afin de rendre l'homme compatible avec le projet politique démocratique. La démocratie libérale va devoir éduquer et remodeler l'homme selon ses idéaux, afin qu'il soit à la hauteur du sort exceptionnel qui lui est réservé. Pour y parvenir, elle va faire de lui un *individu*. Cet individu, véritable bouleversement anthropologique à l'échelle de l'Histoire, sera façonné par les valeurs d'autonomie, de liberté et d'indépendance.

L'individu ! Voilà l'œuf soigneusement couvé par la démocratie, son enfant désiré, le *citoyen désiré*. Et pourtant, c'est lui qui signera son arrêt de mort. Quelle est donc cette tare tapie dans les organes du *citoyen désiré* et responsable d'un destin aussi lugubre ? Autonome, libre et indépendant, l'*individu* produit par la démocratie libérale se présente au premier regard comme l'aboutissement de la civilisation occidentale, et pourtant c'est lui qui, au moment même où il voit enfin le jour, amorce sa dissolution. Comment cela est-il possible ?

La tragédie, écrit Jean-Pierre Vernant, c'est quand on regarde le « mythe avec l'œil du citoyen ». Prenons-le au mot ! Œdipe sera l'allégorie du citoyen idéal, le héros tragique de la modernité. Son père, Laïos, les droits de l'homme. Quant à sa mère, Jocaste, c'est la démocratie. Quel destin notre... Chut ! Silence ! Les Lumières s'éteignent, la pièce commence.

Prologue

L'action commence à Paris à la fin du XVIII^e siècle. Laïos les droits de l'homme et Jocaste la démocratie se préparent à la naissance de leur enfant, le citoyen idéal et désiré sur lequel ils projettent les plus grands espoirs. La démocratie libérale, apparue avec la philosophie des Lumières, porte en effet en elle un projet de libération inédit du citoyen. La liberté politique devient avec elle la réunion libre et volontaire des hommes dont les droits sont égaux. Quels que soient l'origine familiale, la fortune, le lieu ou encore la position sociale, chaque citoyen ne comptera jamais moins que les autres, en vertu de ses droits naturels reconnus comme inaliénables.

Ce projet est proclamé haut et fort avec la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789, qui fait office de contrat de mariage entre les droits de l'homme et la démocratie. Citons à ce titre l'article 2, qui précise le devoir conjugal des époux : « Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression. » Tous les hommes sont ainsi considérés également dignes de droits et leur valeur

est fondée sur des droits naturels qui les rendent aussi bien sujets de droits que sujets de devoirs envers les autres hommes et la société.

La révolution de 1789, qui signe la fin de l'Ancien Régime, est le point de départ de ce nouveau règne humaniste dans lequel les droits politiques ne sont plus relatifs au rang, à la famille, à la fortune et à la condition. Le citoyen sera celui qui, du simple fait qu'il est homme, aura également le droit d'exprimer sa volonté et de réaliser ses intérêts privés.

Pour autant, il faut être prudent et veiller à ce que l'égalité entre les hommes ne soit pas rompue insidieusement. En effet, il ne suffit pas d'avoir la possibilité formelle d'exprimer sa volonté pour en détenir la possibilité réelle. Qu'est-ce qui garantit que le vote du citoyen n'est pas manipulé par des puissants ? Comment s'assurer qu'il correspond réellement à sa volonté éclairée, non influencée par des intérêts extérieurs qui lui échappent ? En d'autres termes, comment s'assurer que la parole émane bien librement et consciemment du citoyen qui la prononce ?

Lutter contre les déterminismes qui entravent la liberté de pensée et d'expression de la personne, tel est le programme opérationnel des Lumières. Pour éviter que le citoyen ne soit le pantin de plus puissants tenant les rênes, il faut l'éduquer. La Raison est l'arme qui permettra à l'esprit du citoyen de ne pas se laisser manipuler, de se prémunir contre les préjugés et les idées reçues émanant des autres et de soi-même. *Sapere Aude*, ose te servir de ton propre entendement ! exhorte Kant. C'est ainsi que la Raison, chose la mieux partagée au monde, devient l'arme par laquelle le citoyen va pouvoir s'exprimer et faire ses choix *en son propre nom*, préservé de toute influence non

consentie. À travers ce projet, l'Homme se libérera des entraves historiques et sociales pour prendre part en son nom propre à la vie de la cité. Cet « individualisme d'universalité¹ », comme le nomme Pierre Rosanvallon, est celui qui caractérise l'Homme du projet des Lumières, l'héritier idéal qu'attendent Jocaste et Laïos.

Le jour de la naissance est arrivé. C'est un garçon, Œdipe. Enfant désiré de la démocratie et des droits de l'homme, il est cet être qui va accomplir le destin exceptionnel que ses parents lui ont réservé : devenir un citoyen libre, autonome et éclairé. Si le programme est ambitieux, notre citoyen se révèle moins doué que prévu et, dès ses premiers jours, il fait preuve d'un comportement particulièrement égoïste envers ses congénères, au risque de compromettre le noble projet auquel il est destiné.

C'est son pédiatre, Benjamin Constant, qui a été le premier à identifier le problème. Tout viendrait d'un malentendu sur l'usage d'un mot figurant dans le contrat de mariage ! Dans sa conférence *De la liberté des anciens comparée à celle des modernes*², Constant montre que les libertés énoncées par la *Déclaration des droits de l'homme* de 1789 ne signifient pas la même chose dans l'esprit d'un moderne que dans celle d'un Athénien de l'Antiquité. Chez les Grecs, si le citoyen disposait d'une grande liberté dans la participation aux affaires publiques, la liberté privée était quant à elle subordonnée aux injonctions de la cité. Chez les modernes, en revanche, le terme de liberté désigne la liberté individuelle de chacun, l'État devenant le garant d'un certain nombre de droits permettant de garantir la

1. Pierre Rosanvallon, *La Société des égaux*, Paris, Éd. du Seuil, 2011.

2. Benjamin Constant, *De la liberté des anciens comparée à celle des modernes*, Paris, Mille et une nuits, 2010.

réalisation des intérêts privés. La liberté ainsi entendue, il n'est dès lors nullement question de participer au bien commun de la cité, mais de permettre au contraire à chacun de poursuivre sa quête personnelle du bonheur et de la satisfaction des intérêts privés. Et Karl Marx de prolonger le constat en affirmant que les droits de l'homme ne sont qu'une mascarade visant à défendre, légaliser et institutionnaliser la satisfaction des intérêts privés égoïstes de la classe dominante, à savoir la classe bourgeoise¹. La classe bourgeoise individualiste déposséderait ainsi les droits de l'homme de leur portée citoyenne et égalitaire pour entériner sa domination.

Le diagnostic du pédiatre ainsi posé, on fait dès lors appel aux meilleurs médecins et éducateurs pour corriger cette propension à l'égoïsme, tare du citoyen de 1789. La rééducation prendra du temps, deux siècles, mais elle fonctionnera. L'histoire des XIX^e et XX^e siècles sera ainsi celle de luttes sociales véhémentes qui viendront tempérer les intérêts égoïstes des classes dominantes. Elles permettront la poursuite du processus d'émancipation de l'homme des grandes tutelles conscientes et inconscientes héritées de l'Ancien Régime et nuisant à l'autodétermination du citoyen : recul de l'emprise religieuse sur la sphère publique, liberté d'expression, liberté d'association, lutte ouvrière, extension du droit de vote, égalité homme-femme, droit du travail, État-providence, etc. À la fin du XX^e siècle, si certains chantiers restaient en cours, la démocratie libérale avait levé la majorité des obstacles et s'imposait comme le modèle triomphant de l'Occident. L'idéal de la démocratie posé par les Lumières, autrefois considéré comme une fiction,

1. Marx, *À propos de la question juive*, in *Œuvres*, III, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1982, p. 347 et suiv.

était enfin en passe de se concrétiser. Si l'Histoire est cette grande marche de l'humanité vers plus de liberté et de Raison, la fin du xx^e siècle s'annonçait, après de terribles soubresauts, comme *la fin de l'Histoire*.

JULIEN GOBIN

L'INDIVIDU, FIN DE PARCOURS ?

LE PIÈGE DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

La fragilisation du cadre collectif provoquée par l'individualisme contemporain alimente chez certains le sentiment d'un déclin irrémédiable de l'Occident. En réalité, suggère Julien Gobin, ce prétendu « déclin » est à comprendre comme le signe d'une métamorphose civilisationnelle qui, à mesure qu'elle renforce le règne de l'individu, pourrait bien ruiner son ressort primordial : le libre arbitre.

En effet, deux forces antagonistes sont aujourd'hui à l'œuvre en Occident. D'un côté, un individualisme triomphant érigeant la volonté, l'autonomie et l'émancipation à l'égard des déterminismes comme valeurs suprêmes. De l'autre, une lame de fond ultra-déterministe qui déferle silencieusement dans la société *via* la révolution de l'ADN, les neurosciences, les algorithmes, les intelligences artificielles et la formalisation logique du monde. C'est là toute l'ambiguïté du transhumanisme : alors que les avancées des sciences et des techniques rapprochent l'horizon d'une humanité toujours plus autonome, elles risquent à terme d'être un piège pour l'individu tout-puissant.

L'homme ne va-t-il pas être tenté de laisser l'intelligence artificielle guider plus efficacement sa vie au risque d'en perdre le contrôle ? De son apogée à sa chute, cet essai retrace l'épopée de l'individu et pose la question de son avenir dans un monde régi par la technique.

Julien Gobin a une double formation d'économiste et de philosophe.



L'individu, fin de parcours ? Julien Gobin

Cette édition électronique du livre
L'individu, fin de parcours ? de Julien Gobin
a été réalisée le 24 janvier 2024
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073049780 - Numéro d'édition : 620363)
Code produit : Q02571 - ISBN : 9782073049810.
Numéro d'édition : 620366